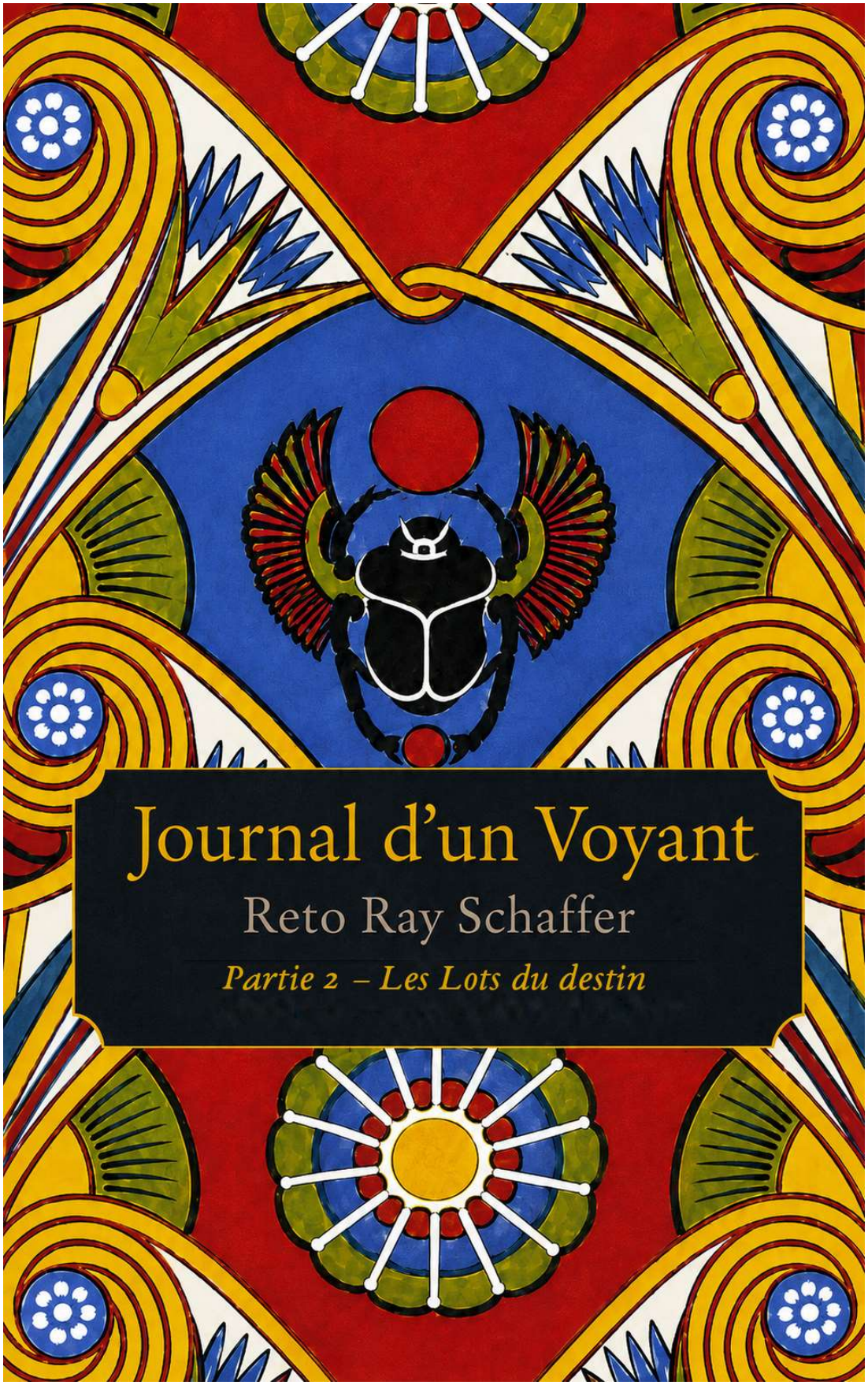
Journal d'un Voyant
Reto Ray Schaffer
Partie 2 – Les Lots du destin

JOURNAL D’UN VOYANT

Partie II ·

Les Lots du destin

Reto Ray Schaffer

Préambule à la partie II

Il n'a jamais existé de deuxième partie achevée du manuscrit d'Alexandre.
Et pendant longtemps, moi non plus, je n'ai pas voulu achever cette histoire.

J'avais rangé la première partie dans ma bibliothèque quatorze ans plus tôt, parmi d'autres histoires qui avaient eu lieu et devaient y rester. J'avais une vie à vivre. Dans le présent. Pas dans un monde poussiéreux de tablettes endommagées, de noms étrangers et de phrases qui, cinq mille ans plus tard, ne savaient toujours pas comment elles voulaient finir. Parfois, l'ancien paquet de feuilles m'attirait. Je feuilletais les pages jaunies, lisais une note en marge, m'arrêtais sur un nom, puis remettais le tout à sa place. L'histoire était terminée. Du moins, c'est ce que j'affirmais.

La copie d'Alexandre s'arrêtait à l'instant où Inanna reconnaissait Re-Tho après toutes ces années. Ensuite, plus rien. Pas de conversation. Pas d'explication. Aucun indice permettant de savoir si elle l'avait renvoyé, pardonné, ou simplement regardé parce qu'entre deux êtres, un seul regard suffit parfois à ouvrir des millénaires. Ce qui s'était passé ensuite n'existait pas sous la forme d'un texte continu. Alexandre avait laissé des notes en marge, des reproductions de tablettes endommagées, des noms de lieux, des questions et quelques fragments isolés qu'il avait confiés à des amis. Personne ne possédait une deuxième partie achevée du manuscrit.

Seulement des traces. Et, comme il se doit dans ce genre d'histoire, elles n'étaient même pas dans le bon ordre. Pendant longtemps, j'ai cru que mon grand-père avait avant tout cherché Re-Tho. Plus tard, j'ai supposé qu'il s'était peut-être aussi cherché lui-même. Plus tard encore, j'ai compris qu'une autre question le hantait probablement davantage que toutes les autres : qu'est-ce que cette histoire avait à voir avec moi ? Avec son petit-fils.

Avec Reto. Je recommençai à lire le manuscrit avec hésitation. D'abord de temps à autre. Puis plus souvent. Finalement, non plus avec la curiosité d'un lecteur, mais avec l'inquiétude de quelqu'un qui remarque que quelque chose le regarde à travers son propre nom. Plus je pénétrais dans les notes d'Alexandre, plus je sentais qu'autre chose y était à l'œuvre. Pas seulement dans les phrases, mais dans leurs ruptures. Dans des noms soulignés plusieurs fois. Dans des questions qui ne ressemblaient plus à de la recherche, mais à des souvenirs. Mon grand-père était tombé sous le charme d'Inanna.

À un moment donné, il devint impossible de ne pas le voir. Ou bien c'était quelque chose de semblable. Quelque chose de plus ancien, qui refusait de se laisser nommer proprement. Peut-être cherchait-il une femme venue d'un monde disparu. Peut-être cherchait-il en lui-même quelque chose qui ne pouvait prendre forme qu'à l'intérieur de cette histoire. Pendant des années, je l'ignorai. Puis je me lançai dans une véritable enquête documentaire de grande ampleur.

D'abord avec prudence. Quelques lettres. Quelques coups de téléphone. Des questions adressées à des archives et à des personnes dont les noms apparaissaient dans les notes d'Alexandre. Plus mes recherches s'intensifiaient, plus les rencontres

devenaient étranges. Des gens m'appelaient et posaient des questions beaucoup trop précises. D'autres surgissaient dans des cafés, des halls d'hôtel ou des couloirs, comme s'ils m'y attendaient depuis longtemps. Certains connaissaient des noms que je n'avais jamais mentionnés publiquement. Quelques-uns proposaient leur aide. D'autres voulaient seulement savoir ce que j'avais déjà trouvé.

Je ne savais pas toujours s'ils voulaient me donner quelque chose ou me prendre quelque chose. Peut-être les deux. Et à chaque appel, chaque note, chaque lieu où me conduisaient mes recherches, je ne parvenais plus à me défaire de cette impression d'être observé. Tant que le manuscrit restait dans la bibliothèque, l'histoire demeurait silencieuse. Mais dès que je téléphonais, écrivais des lettres ou suivais une vieille piste, elle répondait. Un nom menait à un lieu.

Un lieu à une personne. Une personne à un fragment qui, en principe, n'aurait même plus dû exister. Et plus je m'approchais du matériau, moins cette vieille histoire restait là où elle avait commencé. Elle n'était plus seulement le passé d'Alexandre. Elle s'imposait dans mon présent comme si elle en avait toujours fait partie. À un moment donné, il ne suffisait plus de se demander si tout cela n'était qu'une coïncidence.

La deuxième partie ne s'était pas simplement perdue. Elle voulait être écrite.

Alexandre avait rassemblé des indices, supposé des liens et confié des morceaux de son travail à différentes personnes. Il avait commencé à assembler quelque chose de plus vaste qu'une seule tablette d'argile et, peut-être, plus vaste que sa propre vie.

Puis il était mort.

Ce qui restait n'était pas une suite, mais une invitation — qui m'était adressée. Alors je me mis en route.

Je n'étais plus seulement le lecteur des notes d'Alexandre. Ni uniquement le traducteur d'un vieux texte. Je me rendis aux endroits où les pistes s'interrompaient, comparai les fragments, lus des lettres et posai des questions que d'autres auraient manifestement préféré laisser sans réponse.

Et plus je m'approchais du matériau, plus il devenait difficile de savoir où l'ancienne histoire se terminait et où la mienne commençait.

Ce qui suit n'est donc pas la simple traduction d'un manuscrit existant.

Cette suite est née des notes d'Alexandre, de fragments conservés, de reproductions et de lettres, de conversations, de voyages, de lieux et d'images. Il n'était pas toujours possible de déterminer ce qui avait réellement figuré sur une tablette, ce qu'Alexandre avait supposé et ce qui n'était entré dans l'histoire que par moi.

Parfois, je ne savais plus moi-même si je cherchais Re-Tho, mon grand-père ou quelqu'un que nous avions peut-être été tous les deux autrefois.

Je savais seulement ceci :

L’histoire n’était pas terminée.

Elle venait de recommencer.

NOUS REPARTONS VERS L'EST

**Lady, who is all heavens and on all earths can know what your high mind intends?
Before your word, which, like a twined string never breaks, all of heaven is quaking!
This it has been granted to you by your grandfather (Hymn to Inanna)**

Qui, dans tous les cieux et sur toutes les terres,
peut savoir ce que projette ton esprit sublime ?
Devant ta parole, qui jamais ne se rompt, telle une corde tressée,
tout le ciel tremble.
Ce pouvoir t'a été accordé par ton grand-père.

Hymne à Inanna

J'étais de nouveau assis dans un avion, heureusement cette fois dans un appareil de ligne. Sur mes genoux reposait la copie numérisée du paquet manuscrit d'Alexandre — ce manuscrit volé depuis longtemps et que l'on pouvait, à juste titre, considérer comme disparu. Ce qui n'avait été conçu que comme une copie de sécurité était devenu entre-temps, pour ainsi dire, ma Bible personnelle. Presque chaque page était couverte de remarques manuscrites, de questions et d'ajouts. La copie d'Alexandre se terminait par une phrase qui, depuis plusieurs jours, ne me quittait plus :

Mon Inanna, aimée par-delà tous les temps.

Puis rien. Et pourtant, cette seule phrase me touchait plus profondément que je ne l'aurais cru. Je me demandai de nouveau qui Thérèse avait pu être autrefois. Avait-elle joué un rôle à cette époque lointaine ? Avait-elle quelque chose à voir avec Inanna — ou

avec Neit-hotep ? Cette idée n'était que pure spéculation, et je voulais la rejeter avant qu'elle ne s'installe. Il se produisit exactement l'inverse. Les pensées, comme chacun sait, ne sont pas particulièrement coopératives. Celle-ci s'était déjà profondément nichée dans mon cerveau.

Pas de conversation. Aucune explication permettant de savoir si Inanna avait pardonné à Re-Tho ou s'il ne restait entre eux que l'amour et la blessure, sans que l'un abolisse l'autre. Le fichier numérique s'arrêtait lui aussi au même endroit : la même phrase, le même vide en dessous. Pourtant, la dernière fois que je l'avais ouvert, deux lignes supplémentaires étaient apparues à l'écran pendant un bref instant :

Sa bouche s'ouvrit.

Aucun son n'en sortit.

Lorsque j'avais voulu placer le curseur en dessous, elles avaient disparu. Elles ne figuraient ni dans la copie d'Alexandre ni dans le fichier enregistré. Peu après, une autre phrase était apparue au même endroit :

Il me voit.

En dessous, un signe ressemblant à l'emblème de l'hôtel : deux lignes qui se croisaient. Peu après, cette phrase et le signe avaient eux aussi disparu. Sur la capture d'écran, il ne restait que la page vide. D'où venaient ces mots ? Les portais-je déjà en moi ? N'était-ce qu'un jeu de mon psychisme ? Re-Tho voyait-il à travers moi ? Cette idée me fit peur. Plus encore : j'eus soudain la nausée.

Je gardais désormais constamment sur moi ma copie annotée. J'avais caché chez moi une deuxième copie papier avec mes remarques. Une sauvegarde numérique se trouvait en outre sur une clé USB cousue dans la doublure de ma poche intérieure. S'il m'arrivait quelque chose, au moins la seconde copie resterait auprès de ma famille. Cela me semblait juste. L'homme assis à côté de moi observait le manuscrit.

« Un roman ? » demanda-t-il.

« Peut-être. »

« Historique ? »

« À peu près. »

« Vrai ? »

« Dans ce cas, ce serait extrêmement désagréable. »

Il hocha la tête comme si je lui avais fourni une information parfaitement factuelle et commanda du vin rouge. Au dos de la vieille lettre du Caire ne figurait qu'un seul mot :

Damas.

Pas de nom. Pas d'adresse. Ou peut-être que si ? L'écriture presque entièrement effacée avait peut-être été autrefois une adresse, tracée en arabe d'une main magnifique. Oui : Damas. Je me souvenais de cet étrange appel téléphonique, de deux phrases en français avant que la communication ne soit coupée dans ma chambre d'hôtel au Caire. Al Atia m'avait ensuite indiqué un endroit de la vieille ville qui pouvait désormais être un bâtiment administratif, une agence de voyages ou un garage automobile. Peut-être les trois à la fois. Dans les pays à longue histoire, les choses se trouvent rarement là où leur nom laisse supposer qu'elles sont.

Pendant le vol, les anciennes images revinrent. Neit-hotep. La pièce sombre avec les crocodiles. Le rituel au cours duquel on avait recueilli mon sang dans une coupe. Oui, Aha, ou Aha-Hor, n'était pas né d'un rituel sacré du sang, mais d'une union charnelle — celle de Re-Tho et de Neit-hotep.

Moi — non, ce Re-Tho — était encore très jeune à l'époque. Selon la loi de Tehenu, à tout juste seize ans, il était certes déjà considéré comme adulte. Mais une loi ne vieillissait ni son corps ni son esprit, et le charme souverain de Neit-hotep n'en devenait pas moins efficace. Elle devait avoir plus du double de son âge. Pourtant, elle avait touché quelque chose en lui — non, elle l'avait embrasé. Une porte était grande ouverte. L'avait-il franchie parce que Ptah avait omis de le faire ? Ou pour d'autres raisons ? Quoi qu'il en soit, il était resté et l'avait refermée lui-même. Quelle magie était à l'œuvre ? De quelque manière qu'il retournât la question, cette danse d'amour avec elle avait été merveilleuse et enivrante.

Voulait-il paraître adulte ? Voulait-il se prouver qu'il pouvait décider librement ? Et comment avait-il pu faire cela si peu de temps après sa rencontre avec Inanna ? Re-Tho ne comprenait pas ce qui l'avait obscurci. Pourtant, il semblait s'être abandonné à ce qui arrivait de son propre gré — à supposer qu'un libre arbitre existât seulement. Le désir déchaîné qui l'avait saisi cette nuit-là appartenait autant à cet événement cosmique que son aveuglement. Tout comme l'expérience de Neit-hotep, sa connaissance du rituel de l'Almachna et sa propre ignorance de sa signification et de sa portée. À l'époque, il ne pouvait savoir quelles conséquences en découleraient.

Mais aucune de ces vérités n'annulait les autres. Aha avait été conçu par deux êtres incarnés, embrasés de passion — dans une situation dont un seul des deux comprenait alors pleinement la portée. Aha-Hor — ou simplement Aha — était finalement mon fils. Pas seulement supposément. Pas seulement symboliquement. Ma chair et mon sang. Narmer le prendrait dans ses bras et choisirait d'être son père. Le sang n'avait manifestement jamais été aussi univoque que les hommes le prétendaient. Je refermai ma copie annotée. L'homme à côté de moi leva son verre.

« À Damas. »

« Pourquoi pas. »

« Vous n'avez pas l'air convaincu. »

« Je poursuis un manuscrit disparu — et une femme morte depuis des milliers d'années qui, peut-être, fut autrefois une déesse. »

« C'est plus qu'un peu aventureux. Dans ce cas, il vous faut probablement moins de chance qu'un bon instinct pour les histoires sauvages. Ou les deux. »

Il avait probablement raison. Lorsque l'avion amorça sa descente, je vis au-dessous de nous une terre sèche, des routes, des toits et de la lumière. Quelque part là-dessous devait se trouver une autre piste. Re-Tho et Inanna avaient attendu cinq mille ans pour être lus et, peut-être, éprouvés jusque dans mes profondeurs. Je n'avais peut-être que quelques millénaires de retard. Un détail. En quittant l'avion, je remarquai que l'homme au vin rouge avait disparu. Sur son siège reposait une carte étroite. Aucun nom. Aucune entreprise. Seulement le signe de deux lignes qui se croisaient.

Le même signe qui était apparu sous la phrase disparue sur mon écran. Au dos, il était écrit :

ANCIENT RESILIENCE · CLOSED HABITATS · OFF-WORLD SYSTEMS

En dessous figurait un numéro de téléphone londonien. Les termes me semblaient familiers. Au Caire, Alayna m'avait interrogé sur la maîtrise de l'eau, le refroidissement artificiel, les espaces hermétiques et les engins volants propulsés au mercure — les Vimanas. À l'époque, je n'avais trouvé sa curiosité que singulière. À présent, la carte ressemblait à la suite de son questionnaire.

Je regardai le long de l'allée. Les autres passagers récupéraient leurs bagages dans les compartiments ou se pressaient déjà vers la sortie. L'homme n'était nulle part. Je glissai la carte dans ma poche. Non parce que je croyais aux coïncidences. Mais parce que je savais désormais qu'elles se vexaient lorsqu'on les ignorait.

Au tapis à bagages, je remarquai que mon sac de voyage avait été ouvert en route. Vêtements, chargeurs et brosse à dents y étaient soigneusement rangés. Trop soigneusement. Tout était encore là. Quelqu'un avait manifestement cherché une autre copie. Heureusement, je ne l'avais pas avec moi. Rien n'avait été volé. Quelqu'un s'était contenté de sortir la vieille lettre du Caire et de la remettre entre les pages. Je savais parfaitement qu'elle se trouvait auparavant ailleurs. Sous le mot **Damas** apparaissait maintenant une phrase que je n'avais pas écrite :

Ils ne cherchent pas le passé. Ils cherchent la sortie.

Je passai le doigt sur les lettres. L'encre n'était pas humide. On aurait dit que cette phrase avait toujours été là. Je photographiai la page. Sur l'image, seul le mot Damas apparaissait. Rien en dessous. Je regardai de nouveau la lettre. La phrase était encore là. Cette fois, j'attendis qu'elle disparaisse. Elle ne me fit pas ce plaisir. Pour la première fois, je me demandai si l'œil de Re-Tho voyait à travers moi — ou plutôt à travers les âges. Peut-être que quelque chose regardait en retour.

Devant l'aérogare, la chaleur sèche me frappa comme la porte ouverte d'un four. Des chauffeurs de taxi criaient des noms, des valises roulaient sur les dalles brisées et, entre le diesel, la poussière brûlante et le café, flottait déjà ce parfum doux que Damas aime revendiquer : le jasmin.

Même là où aucune fleur n'était visible à des kilomètres. Sur le trajet vers la vieille ville, les siècles se superposaient. Des immeubles de béton se dressaient devant de vieux murs, des paraboles au-dessus des cours, des minarets à côté de panneaux publicitaires. Damas avait survécu aux Araméens, aux Romains, aux Byzantins et aux Omeyyades et semblait avoir décidé de ne se laisser remettre en ordre entièrement par aucun d'eux. Même les lignes droites de la ville romaine se perdaient sans cesse dans des ruelles que seuls ceux qui y vivaient semblaient comprendre. Dans ma poche se trouvait la lettre. Dans ma poche intérieure, le support de données.

Et sur mes genoux, la copie annotée qui s’arrêtait là où Inanna avait reconnu Re-Tho.

Mon Inanna, aimée par-delà tous les temps.

Tout le reste n’avait existé que par instants.

Pas encore.

L’OFFICE DU TOURISME

Celui qui cherche un ancien chemin
ne doit pas s’attendre
à ce que les pierres portent encore son nom.
Parfois, seul connaît la direction celui
qui depuis longtemps ne sait plus lire l’écriture.

Récit de voyage arabe

Je remontais la rue en essayant de retrouver sur les enseignes les signes qui figuraient au dos de l’ancienne lettre du Caire. L’écriture avait autrefois été merveilleusement courbe, mais elle était désormais presque entièrement effacée. Certaines lettres se fondaient tellement les unes dans les autres que je ne distinguais plus où finissait le nom de la rue et où commençait une note marginale. Peut-être n’était-ce de toute façon pas une adresse complète. Peut-être seulement une indication destinée à quelqu’un qui connaissait déjà le chemin.
À plusieurs reprises, je m’arrêtai pour montrer le papier à un marchand, à un chauffeur de taxi et à un homme qui fumait devant un magasin d’électroménager. Tous

l'examinèrent poliment. L'un le retourna à l'envers. Un autre déclara qu'il était presque illisible et que le quartier n'existait peut-être plus. Le marchand affirma qu'il ne s'agissait pas d'une adresse, mais d'un très vieux poème devenu presque indéchiffrable.
« Un bon ? » demandai-je avec les quelques mots d'arabe que je connaissais.
Il haussa les épaules.
« Je vends des épices. »
Je poursuivis mon chemin. La chaleur de midi pesait lourd entre les maisons. Au-dessus des rues étroites pendaient des câbles, des lés de tissu et des balcons d'où le linge et les antennes paraboliques pointaient vers des futurs différents. La circulation se frayait à coups de klaxon un passage dans des espaces qui, en principe, n'existaient pas. Puis j'aperçus de l'autre côté de la rue une enseigne délavée :

TOURIST OFFICE.

Elle pendait de travers au-dessus d'une porte étroite. Les lettres, autrefois bleues, étaient devenues presque blanches sous le soleil et la poussière. Dans la vitrine étaient collées des photographies jaunies de Palmyre, Bosra et d'un hôtel de la Méditerranée qui, depuis des années, portait probablement un autre nom ou n'existait plus. Peut-être pourraient-ils m'aider. J'entrai.
La pièce était étroite et étonnamment encombrée. Deux bureaux se trouvaient devant une étagère de prospectus. Au plafond, un ventilateur tournait en produisant moins de fraîcheur qu'un cliquetis régulier. Au mur pendait une grande carte de Syrie couverte d'épingles, de notes manuscrites et de plusieurs taches qui ressemblaient à des provinces supplémentaires. Derrière le premier bureau était assise une jeune femme aux cheveux soigneusement relevés. À côté d'elle, un homme téléphonait en répétant plusieurs fois le même mot, chaque fois à un volume différent.
« Puis-je vous aider ? » demanda la femme en anglais.
« Je l'espère. »
Je posai le vieux papier sur le bureau.
« Je cherche cette adresse. »
Elle le tira vers elle et se pencha dessus. Au bout de quelques secondes, elle le retourna.
« C'est le verso », dis-je.
Elle le retourna de nouveau. L'homme à côté d'elle termina son appel et s'approcha. Il tint la feuille à contre-jour, comme si le soleil pouvait faire apparaître une seconde écriture en dessous.
« Très vieux et presque illisible », dit-il.
« Oui. Vous parlez de moi, de l'écriture ou du papier ? »
« Hum. Tout sent un peu le vieux. »
Je le remerciai chaleureusement pour le compliment. Il lut la première ligne à voix haute — du moins, je supposai qu'il lisait. Après quelques mots, sa voix ralentit. Puis il se tut.

La jeune femme appela quelqu'un dans la pièce du fond. Une deuxième femme apparut. Puis un homme plus jeune avec un rouleau d'affiches sous le bras. Peu après, cinq personnes entouraient le papier d'Alexandre. Chacun le tenait différemment. Une femme suivit les lignes du doigt et suggéra qu'un mot pouvait désigner le nom d'un puits.
« Ce n'est pas un puits », dit le jeune homme.
« Comment peux-tu le savoir ? »
« Il manque un point ici. »
« Il s'est peut-être effacé. »
« Les points ne s'effacent pas tout seuls. »
« C'était peut-être un mauvais point. »
Ils discutèrent plusieurs minutes d'un point que je ne voyais même pas. Finalement, la jeune femme se redressa.
« Je suis désolée. Personne ne peut lire cette adresse avec certitude. »
« Est-elle au moins à Damas ? »
Les cinq se regardèrent. C'était manifestement une question plus difficile que prévu.
« Peut-être », dit l'homme aux affiches.
Je les remerciai et repris le papier. J'étais déjà en train de me tourner vers la porte lorsqu'une main osseuse se tendit depuis le bureau le plus éloigné.
« Donnez-moi ça », dit-il dans un anglais approximatif.
Un vieil homme était assis là, que j'avais à peine remarqué jusque-là. Il portait une chemise blanche, un gilet gris et de fines lunettes dont les verres agrandissaient fortement ses yeux. Devant lui se trouvaient un tampon, plusieurs formulaires et une tasse de thé qui, depuis mon arrivée, n'avait pas bougé d'un millimètre. La jeune femme sourit.
« Il travaille ici depuis trente-cinq ans. »
« Trente-six », dit le vieil homme.
« Depuis trente-cinq ans et onze mois. »
« Alors ça fait trente-six. »
Je lui donnai le papier. Il le posa sur la table et remonta ses lunettes sur son nez. La pièce devint silencieuse. Il contempla longtemps l'écriture. Pas ligne par ligne, mais dans son ensemble. Comme s'il voyait moins des mots qu'un paysage qu'il avait autrefois connu. Enfin, il dit :
« Je ne peux pas le lire. »
Le jeune homme aux affiches baissa la tête pour cacher son sourire. Je tendis la main vers la feuille. Le vieil homme ne me la rendit pas.
« Mais ça, c'est Abhirami. »
Silence de mort. Personne ne dit un mot.
« Qu'est-ce qu'Abhirami ? » demandai-je.
« Pas quoi. Qui. »
Il tapota l'écriture de l'ongle.
« L'homme qui a écrit ça. »

La jeune femme s'approcha.
« Vous venez de dire que vous ne pouviez pas le lire. »
« Je ne peux pas. »
« Alors comment savez-vous qui l'a écrit ? »
Le vieil homme la regarda.
« Parce qu'il n'y a eu qu'un seul homme capable d'écrire l'arabe avec tant de beauté et, en même temps, d'une façon si mystérieuse qu'à la fin même les Arabes ne savaient plus ce qu'il attendait d'eux. »
Quelques employés rirent. Pas le vieil homme.
« Vous connaissez cet Abhirami ? » demandai-je.
« Autrefois. »
« D'où ? »
« Des fouilles. »
« Vous étiez archéologue ? »
« Non. J'étais jeune. On confond souvent les deux. »
Il ôta ses lunettes et rapprocha le papier de son visage.
« À l'époque, je travaillais pour différentes équipes de fouilles. Transports, autorisations, traductions, toutes ces choses dont personne ne se souvient plus ensuite. Abhirami savait où quelque chose avait été découvert avant même qu'on le découvre. »
« Et Alexandre ? »
La main du vieil homme s'immobilisa.
« Quel Alexandre ? »
Je lui donnai le nom complet. Il remit ses lunettes.
« À cette époque, il y avait beaucoup d'Européens portant des noms qu'ils croyaient uniques. »
« Vous l'avez connu ? »
« Peut-être. »
« Ce n'est pas très convaincant. »
« Alors c'était probablement une réponse honnête. »
Il examina de nouveau le papier.
« Abhirami avait affaire à beaucoup d'hommes. Archéologues, professeurs, marchands. Parfois aussi à des gens qui donnaient un métier différent à chaque frontière. »
« Il est encore en vie ? »
« Abhirami ? »
« Oui. »
Le vieil homme se renversa sur sa chaise.
« Ce serait bien son genre. »
« Où puis-je le trouver ? »
« Pas à Damas. »
« Où, alors ? »
« Dans les collines, à l'extérieur de la ville. »

« Vous avez une adresse ? »
« Là-bas, il n'y a pas d'adresses. Il y a des maisons, des chemins et des gens qui savent où habitent les autres. »
Il saisit le téléphone. Au premier appel, il parla brièvement et fut aussitôt transféré. Au deuxième, il se disputa avec quelqu'un au sujet du nom d'un village. Au troisième, il commença aimablement et termina vexé. Puis il composa un quatrième numéro.
Pendant que Farid téléphonait, les autres employés me regardaient comme si le vieux papier avait, lui aussi, fait de moi un document qu'ils étaient incapables de lire. Ils ne semblaient pas avoir grand-chose d'autre à faire. Une jeune femme, au guichet voisin, suivait la conversation sans même chercher à dissimuler sa curiosité.
Farid posa plusieurs questions. Puis il se tut longuement et écouta. Enfin, il tira d'une pile un prospectus sur Bosra et commença à dessiner une carte au dos. Une route. Un embranchement. Trois collines. Entre les deux dernières, il plaça une croix.
« Il est encore vivant », dit-il en raccrochant.
« Abhirami ? »
« Du moins, personne n'a affirmé le contraire. »
Il fit glisser le prospectus vers moi par-dessus le comptoir.
« Un taxi peut vous conduire jusque-là. »
Son doigt reposait sur une ligne censée représenter une route.
« Après, vous devrez continuer à pied. »
« Sur quelle distance ? »
« Cela dépend du moment où le chauffeur décidera que sa voiture n'est plus responsable de votre histoire. »
« Et Abhirami habite près de cette croix ? »
« À peu près. »
« Qu'est-ce que ça veut dire, à peu près ? »
« Que vous devrez chercher une maison. »
« À quoi ressemble-t-elle ? »
« À une maison. »
La jeune employée du guichet voisin leva les yeux au ciel.
« Une vieille maison en pierre », dit-elle. « Avec une étable basse et une cour intérieure. »
Farid se tourna vers elle.
« Comment le savez-vous ? »
« Parce que cela fait cinq minutes que vous téléphonez à haute voix. »
Il se tourna de nouveau vers moi.
« Dites à Abhirami que Farid vous envoie. »
« Vous vous appelez Farid ? »
« Depuis quatre-vingt-cinq ans. »
« Il se souviendra de vous ? »
« Il me doit de l'argent. »
« Depuis quand ? »
« Depuis 1987. »

« Alors il se souviendra certainement de vous. »
Pour la première fois, Farid sourit.
« Vous ne connaissez pas encore Abhirami. »
Je glissai dans ma poche la vieille lettre et le prospectus avec l'itinéraire. J'allais quitter le Tourist Office et j'avais déjà la main sur la poignée lorsque Farid me lança :
« Ne lui parlez pas tout de suite des tablettes. »
Je restai dans l'embrasure de la porte. Je n'avais pas prononcé ce mot une seule fois ici. Comment le savait-il ? Derrière moi, la jeune femme demanda :
« Quelles tablettes ? »
Farid prit sa tasse de thé, en but une gorgée et fit la grimace. Le thé était probablement déjà froid avant même que j'entre dans le Tourist Office.
« Exactement », dit-il.
« Quelles tablettes ? »

LA MAISON DANS LES COLLINES

Ne cache pas le trésor là
où les voleurs pensent le trouver.
Cache-le dans l'ordinaire :
dans la table, dans le pain, dans les histoires de la famille.
C'est là que cherchent en dernier ceux qui ne creusent que pour le pouvoir.

Libre adaptation de récits de sagesse orientaux

Le chauffeur de taxi ne connaissait pas le village. En revanche, il connaissait un homme dont le beau-frère venait d'une région où il existait peut-être un village au nom ressemblant. À Damas, cela semblait suffire comme système de navigation. Nous quittâmes la ville vers le nord. Les maisons devinrent plus basses, les routes plus larges et, en même temps, plus mauvaises. Ateliers, stations-service et constructions de béton inachevées défilaient derrière la vitre. Puis les bâtiments se firent plus rares et le terrain commença à monter.

Le chauffeur s’arrêta trois fois. La première, il interrogea un marchand de légumes. La deuxième, un garçon sur un vélomoteur. La troisième, une femme qui se tenait au bord de la route avec deux chèvres.

Elle prit l’itinéraire de Farid, l’examina longuement et retourna plusieurs fois le prospectus. Puis elle désigna l’une des collines. Le chauffeur hocha la tête comme s’il avait, depuis le début, eu précisément l’intention d’aller là. Peu après, il s’engagea sur un chemin fait de pierres, de ravines creusées par l’eau et du souvenir d’une route. Au bout de quelques centaines de mètres, il s’arrêta.

« Jusqu’ici. »

Je regardai la pente. « La maison est censée être plus haut. »

« Oui. »

« On ne peut pas avancer encore un peu ? »

Il posa les deux mains sur le volant et contempla sérieusement les pierres.

« La voiture appartient à la famille. »

Je compris, payai et descendis. La voiture fit demi-tour avec précaution et repartit vers Damas. La poussière resta encore un moment suspendue au-dessus du chemin, comme si elle au moins voulait m’accompagner. Je pris mon sac et montai la pente. Plusieurs chèvres se tenaient sur les murets et m’observaient avec ce scepticisme tranquille qui, chez les humains, aurait déjà passé pour de l’hostilité. Une petite chèvre noire me suivit quelques pas, décida ensuite que je n’étais ni comestible ni intéressant et se tourna vers une branche desséchée.

Le vent apporta un léger parfum de thym. Ce n’était guère plus qu’un effleurement dans l’air chaud. Pendant un instant, il recouvrit la poussière, la sueur et le cuir de mon sac. En haut de la pente apparut une maison basse en pierre claire. La partie la plus ancienne semblait avoir poussé directement hors du rocher. À côté se trouvaient un mur plus récent, une étable basse et une cour intérieure au-dessus de laquelle étaient tendues des étoffes claires. De loin déjà, je vis que quelque chose n’allait pas. Un banc était renversé devant l’entrée.

À côté de la porte, un tiroir gisait par terre. Des papiers, des vêtements et de petits tessons d’argile étaient éparpillés sur les dalles de pierre. Le bois autour de la serrure avait éclaté. Je frappai. Rien. Je frappai de nouveau. À l’intérieur, les voix se firent plus basses. Puis quelqu’un tira un verrou. La porte ne s’ouvrit que d’une fente. Une jeune femme me regarda. Elle portait une tunique rouge sombre et ses cheveux noirs étaient relevés en un chignon lâche. Son visage était étroit, ses yeux grands et méfiants.

« Oui ? »

« Je cherche Abhirami. »

« Pourquoi ? »

« Farid m'envoie. »

« Quel Farid ? »

« Celui qui travaille au Tourist Office. Depuis trente-cinq ans. »

Une voix d'homme lança depuis l'intérieur :

« Alors il est mort depuis longtemps. »

« Il est vivant », dis-je.

« Regrettable. »

La jeune femme ouvrit un peu plus la porte. Derrière elle se tenaient deux autres femmes. L'une avait un balai à la main, l'autre un torchon. Aucune ne donnait l'impression que le nom de Farid pouvait l'impressionner.

« Que voulez-vous à notre père ? » demanda la femme de la porte.

Je sortis la vieille lettre.

« Il paraît que c'est lui qui a écrit ça. C'est presque illisible. »

Elle regarda le papier plus attentivement. Sa posture changea à peine, mais elle ouvrit complètement la porte.

« Entrez. »

Le couloir derrière elle était plongé dans l'ombre. Par une porte ouverte, j'aperçus une cour intérieure avec un bassin peu profond, un citronnier et plusieurs femmes qui s'étaient arrêtées pour me regarder. Dans la pièce principale, un homme âgé était assis sur un canapé bas. Un bandage blanc entourait sa tête. Au-dessus de l'oreille gauche, le tissu avait pris une teinte jaunâtre. Sur la table devant lui se trouvaient une tasse de café, un bol d'olives, des médicaments et un revolver. Je regardai d'abord le bandage. Puis le revolver.

« Abhirami ? »

Il leva la main.

« Pas si fort. »

« Pardon. »

« Pas si bas non plus. J'entends mal. »

Après quelques essais, nous trouvâmes un volume qui ne mettait à l'épreuve ni sa tête ni ma patience. Je lui tendis la vieille lettre. Abhirami allait la prendre, puis s'arrêta au milieu du geste.

« Qui l'a touchée ? »

« À peu près tout le Tourist Office. »

« Alors elle est probablement sans danger. »

Il prit le papier et examina l'écriture. Son visage ne changea pas. Seuls ses doigts s'immobilisèrent.

« Où avez-vous trouvé ça ? »

« Au Caire. »

« Ce n'est pas une réponse. »

« Pour l'instant, je n'en ai pas d'autre. »

Il me regarda. Ses yeux étaient sombres et étonnamment vifs.

« Farid a reconnu mon écriture ? »

« Il n'a pas réussi à lire un seul mot. »

« Alors c'était bien Farid. »

« Il dit que vous lui devez de l'argent. »

« Farid prend les souvenirs pour des factures. »

« Depuis 1987. »

« Vous voyez. »

Il retourna la lettre.

« Damas », dit-il.

« Il n'y a rien d'autre. »

« Il y a toujours davantage que ce qu'on peut lire. »

Dans la cour, une chèvre bêla. L'une des femmes sortit et la gronda comme si l'animal avait volontairement perturbé la paix familiale. Je désignai le bandage d'Abhirami.

« Qu’est-ce qui s’est passé ? »

« Rien. »

La femme au balai renifla bruyamment. Abhirami ferma un instant les yeux.

« Presque rien. »

« On l’a assommé », dit-elle. « Dima. »

« Quoi ? C’est vrai. »

Dima posa le balai contre le mur. Sous sa tunique verte, elle portait un jean. Sur sa chaussure droite, elle avait peint un petit oiseau en blanc.

« Deux hommes sont venus il y a trois nuits », dit-elle. « Peut-être trois. L’un est resté dehors. »

« Tu ne l’as pas vu. »

« J’ai vu sa cigarette. »

« Une cigarette n’est pas un homme. »

« Elle ne flottait pas toute seule devant la fenêtre. »

Une femme plus âgée s’approcha. Elle portait une robe sombre et des lunettes de lecture suspendues à une fine chaîne d’or.

« Ils ont fouillé la maison », dit-elle. « Ils ont vidé les armoires, arraché des planches du sol et ouvert un mur. »

« Pendant que vous étiez ici ? » demandai-je.

Abhirami indiqua son bandage.

« La pierre est arrivée avant la visite approfondie. »

« Qu’est-ce qu’ils ont volé ? »

« Rien. »

Il répondit trop vite. Dima croisa les bras.

« Presque rien », se corrigea-t-il.

« Qu’est-ce qu’ils cherchaient ? »

« Quelque chose qu’ils n’ont pas trouvé. »

« Les tablettes ? »

Ses yeux revinrent sur moi. Je me rappelai l'avertissement de Farid. J'avais tenu environ cinq minutes.

« Qui vous a parlé de tablettes ? » demanda Abhirami.

« Le manuscrit en est une conséquence, et Al Atia, au Caire, m'a remis, avec les papiers de mon grand-père, quelques tablettes cunéiformes. Mais j'ai l'impression que beaucoup trop de gens sont au courant. »

« Les manuscrits racontent beaucoup de choses. Des choses fragmentaires. Surtout quand il en manque la moitié. »

Il posa la lettre à côté de la tasse de café.

« Les hommes ne cherchaient pas d'argent », dit la femme aux lunettes. « L'argent était bien en vue sur la table. »

« Combien ? » demandai-je.

« Trente-cinq dollars », dit Abhirami.

« Trente-deux », dit Dima.

« Trop peu, c'est sans doute pour ça qu'ils l'ont laissé. »

Abhirami tendit la main vers une olive. Sept femmes dirent en même temps :

« Non. »

Sa main resta suspendue au-dessus du bol.

« Pourquoi ? »

« Les médicaments », dit l'une des femmes.

« La faim », dit-il.

« Tu viens de manger. »

« C'était avant la visite. »

À présent, les sept filles se tenaient dans la pièce ou dans l'embrasure donnant sur la cour. Aucune ne ressemblait aux autres, si ce n'est dans la manière dont elles aimaient leur père, prenaient soin de lui et ne le croyaient jamais tout à fait. L'aînée s'appelait Mariam. Elle portait les lunettes de lecture à la chaîne d'or et ne les retirait que lorsqu'elle contredisait Abhirami. Apparemment, elle préférait alors le voir sans aucune assistance technique. Dima était la plus jeune et insistait sur le fait que son nom n'était

ni un diminutif, ni un petit nom, et certainement pas une invitation à lui donner des conseils.

Nura travaillait dans une pharmacie et sentait légèrement l'huile de clou de girofle. Samira enseignait le français et corrigeait la prononciation d'Abhirami, même lorsqu'il parlait arabe. Deux sœurs tenaient ensemble une boutique de tissus et de broderies. Une autre était médecin. La dernière ne dit presque rien pendant ma visite, mais apportait à chacun exactement la tasse, le coussin ou le médicament dont il avait besoin. Plusieurs des filles étaient remarquablement belles, instruites et éloquentes.

Pas de la même manière. Le visage de Nura était ouvert et vivant, comme si un rire pouvait y éclater à tout instant. La beauté de Mariam était plus calme et plus sévère. L'une des sœurs qui travaillaient dans les tissus avait des cheveux cuivrés qui, au soleil, paraissaient presque rouges. Dima possédait cette beauté directe, sans protection, qui ne vous invitait pas mais vous mettait à l'épreuve. Je remarquai que je les comptais. Elles le remarquèrent elles aussi.

« Sept filles ? » demandai-je.

Abhirami se renversa en arrière.

« Que des filles. »

« Pas de fils ? »

« Dieu a essayé sept fois et a fini par comprendre que je n'en avais pas besoin. »

« Papa », dit Mariam.

Il désigna les femmes avec solennité.

My Seven Evas.

Plusieurs levèrent les yeux au ciel.

« Il ne nous appelle comme ça que lorsqu'il y a des visiteurs », dit Dima.

« Même lorsqu'il n'y en a pas. »

« Alors personne ne l'entend. »

Mariam retira ses lunettes.

« Ève, au moins, n'a été créée qu'une seule fois », dit-elle. « Nous, il a fallu nous mettre au monde sept fois. »

Abhirami sourit.

« Voilà la différence entre la mythologie et la famille. »

« Donc, uniquement des filles ? » répétai-je, confirmant ce que je savais déjà.

Il haussa les épaules.

« Parce que seuls les hommes croient que l'univers leur doit un fils. »

Mariam remit ses lunettes. Le sujet était clos. Elles ne me laissèrent pas poser d'autres questions avant que j'aie mangé. Sur une table basse dans la cour apparurent du pain plat, des olives, des navets marinés, du yaourt au concombre, du persil, des tomates et de petites feuilles de vigne roulées serré. Les plats n'arrivèrent pas tous en même temps. Chaque sœur apportait quelque chose, comme si elle complétait une phrase commencée par une autre.

Au-dessus de la cour s'étendait une étroite bande de ciel entièrement bleu. L'eau clapotait d'un tuyau de cuivre dans le bassin peu profond. Par le portail ouvert arrivait le bêlement des chèvres. De temps à autre, le doux parfum du thym descendait de la pente et se mêlait au citron, au sésame et au café. Nura monta le volume d'un vieux poste à lampes. Il semblait dater des années soixante et sonnait pourtant plutôt bien. Une voix de femme luttait avec les cordes et les tambours. Dima frappa dans ses mains un rythme compliqué. Après trois tentatives, je tombais toujours à côté.

« Ne comptez pas », dit-elle.

« Comment suis-je censé savoir quand applaudir, alors ? »

« Écoutez. »

C'était l'une de ces consignes simples auxquelles toute ma vie avait échoué. Nura entraîna Samira au milieu de la cour. Elles ne dansaient pas pour moi. Aucun grand geste, aucune représentation. Seulement les épaules, les mains, les hanches et un rapide jeu de pieds sur les dalles claires. Les autres reprenaient quelques vers, riaient, s'interrompaient puis recommençaient.

Leurs vêtements se mouvaient par couches de couleurs : indigo sur rouge grenade, safran près de l'argent, un vert qui devenait presque noir à l'ombre. L'une des sœurs transportait en même temps des verres de thé sans en renverser une goutte. Pendant quelques minutes, j'oubliai la porte forcée, le revolver et le bandage autour de la tête d'Abhirami. Puis j'aperçus le mur endommagé derrière une étagère. Mariam vint s'asseoir à côté de moi.

« Qu'est-ce que vous cherchez vraiment ? »

« La suite d'un manuscrit qui n'a jamais été achevé. »

« Ça, c'est la chose. Pas la raison. »

« Peut-être que je veux savoir si l'histoire est vraie, si j'ai réellement un lien avec quelqu'un qui a vécu il y a cinq mille ans. »

« Et si elle est vraie ? »

« Alors il me faudrait réécrire ma vision du monde et regarder la vie avec des yeux neufs. »

« Les hommes voyagent très loin pour comprendre quelque chose de nouveau que leur femme leur a déjà dit depuis longtemps à la maison. »

Je la regardai.

« Je ne connais pas votre femme », ajouta-t-elle. « C'est seulement vrai la plupart du temps. »

Depuis la maison, Abhirami m'appela. Mariam me retint par le bras.

« N'emportez rien qui ne vous appartienne pas. »

« Les tessons ? »

« Seulement les réalités hypothétiques. »

Abhirami m'attendait dans la pièce du fond. Là, l'ampleur de l'agression était plus visible. Un coffre était ouvert. Des livres jonchaient le sol. Entre deux étagères, une fissure fraîche courait dans le plâtre. Plusieurs pierres avaient été arrachées du mur.

« Ils savaient ce qu'ils cherchaient », dis-je.

« Ils savaient au moins où d'autres auraient cherché. »

Au centre de la pièce se trouvait une vieille table de bois. Son plateau était rayé, un coin ébréché. Abhirami posa les deux mains dessus et souleva le plateau. Une seconde couche de bois apparut en dessous.

« Double fond », dis-je.

« Double paroi. »

Il désigna le bord. Entre les deux couches reposaient de petits fragments, soigneusement enveloppés dans des tissus.

« Mes filles me prennent pour un paranoïaque. »

« Après l'agression ? »

« Déjà avant. »

« Maintenant, nous le considérons comme un paranoïaque confirmé », dit Dima derrière nous.

Mais après ce que j'avais vu, il avait toutes les raisons de l'être, pensai-je. Je ne le dis pas. Abhirami sortit le premier paquet.

« D'où viennent les fragments ? » demandai-je.

« De personnes qui n'avaient pas le droit de les posséder après les avoir pris à des gens qui eux-mêmes ne savaient pas à qui ils appartenaient. »

« Ça ressemble à de l'archéologie. »

« Ça ressemble à du banditisme. »

Il dénoua le tissu. À l'intérieur se trouvait un morceau d'argile cuite. De fins signes étaient gravés à sa surface : une silhouette féminine, un symbole sombre et deux lignes croisées. Ma peau se glaça. Pendant un instant, Inanna se tint dans une haute salle. Dans sa main, elle tenait une tablette d'argile noire et disait : C'est un ME, un Lot du destin. Pas un lot ordinaire. Pas un pion. Une disposition. Une règle du monde, une recette faite de signes, de son, de mesure, de mouvement et de moment juste. Un savoir capable de faire naître une discipline ou de lier une société entière.

Je vis des canaux. Des poids. De la musique. Des soins. L'écriture. Le pouvoir. Et entre tout cela, un lien ouvert. L'image disparut. Je pris appui d'une main sur la table.

« Vous l'avez déjà vu », dit Abhirami.

Ce n'était pas une question.

« D'où vient ce tesson ? »

« Peut-être de Mari. »

« Peut-être ? »

« Vous n'aimez pas ce mot. »

« On l'utilise trop. »

Il ouvrit un second tissu. Deux fragments plus petits s'y trouvaient. Sur l'un, je reconnus des lignes qui évoquaient un système de canaux. L'autre ne portait que le bord d'un signe.

« Les hommes cherchaient cela ? »

« Cela, ou ce que cela signifie. »

« Qui sont-ils ? »

« Ils changent de nom. »

« Qu’est-ce qu’ils veulent ? »

« Pas une déesse. Pas une histoire. »

Il regarda les fragments.

« Ils veulent s’approprier les anciens MEs. Ils pensent qu’ils contiennent énormément de savoir et de pouvoir. Ils veulent étudier les dispositions concernant l’eau, l’air, l’énergie et les habitats fermés… et davantage encore. »

« À quoi leur servent ces MEs ? À faire face à d’éventuelles catastrophes ? »

« Ou à ce qui vient après — ils veulent continuer à vivre dans l’avenir, sur cette planète ou sur une autre. »

« C’est fou. Pourquoi ? Nous venons et nous repartons, tout simplement. Tout est sans importance ! »

Abhirami regarda par la petite fenêtre vers le ciel poussiéreux.

« Les hommes fortunés ne voient pas forcément les choses de la même façon. »

Il tira une carte étroite d’un tiroir. Un nom y était inscrit : Herma. Old Cataract, Assouan. Sous le nom étaient dessinées deux flèches croisées.

« Qui est Herma ? »

« Une sorcière… elle lit les écritures anciennes. »

« Elle peut déchiffrer ces signes ? »

« C’est ce qu’elle prétend. »

« Et vous la croyez ? »

« Parfois, prétendre et lire relèvent du même métier. »

Je photographiai les fragments et recopiai certains signes.

« Dois-je emporter les tessons ? »

Abhirami secoua sa tête bandée. Il grimaça aussitôt.

« Les originaux restent ici. »

Dans la partie avant de la maison, quelque chose tomba. Le sourire d’Abhirami disparut. Des voix retentirent à l’entrée. L’une de ses filles entra dans la pièce.

« Deux hommes », dit-elle. « L’un demande après un Suisse. »

« Un Suisse ? » demandai-je, très surpris.

« Un Suisse avec un manuscrit. »

« Ça devient de mieux en mieux. Comment connaissent-ils mon origine et le manuscrit ? »

« Ils ont peut-être de nouveau fouillé votre hôtel, ou ce sont les mêmes gens qu'autrefois », dit Abhirami.

Hum, j'allais sans doute le savoir très vite. Il enveloppa les fragments et les glissa dans la double paroi de la table. Dehors, quelqu'un frappa contre la porte. Une voix d'homme cria mon nom. Pas seulement Schaffer. Mon nom entier. Et sans le moindre accent. Abhirami désigna un meuble bas contre le mur du fond.

« Derrière. »

« C'est une armoire. »

« Aujourd'hui, c'est une sortie. »

Dima et Nura poussèrent le meuble sur le côté. Derrière se trouvait une porte étroite que j'avais jusque-là prise pour une partie du mur. Dans la pièce de devant, du bois craqua. Dehors, les chèvres se mirent à bêler.

« Prenez la carte », dit Abhirami.

« Et vous ? »

« J'ai sept filles. »

« Ce n'est pas une protection. »

« Non. Mais en cas de problème, ce sont elles qui prennent le commandement. »

Dans la maison, les sœurs se déplacèrent sans concertation visible. Nura monta le volume de la radio pour couvrir les bruits à la porte d'entrée. Samira prit mon sac, posa dessus un tissu plié et le transporta comme des courses par la sortie arrière. La sœur silencieuse me mit dans la main une petite bouteille d'eau et deux dattes. Mariam ouvrit l'étroite porte. Derrière, un sentier descendait entre l'étable, le mur et les rochers.

« Par où ? » demandai-je.

Elle montra la gauche.

« Pas par la route par laquelle vous êtes arrivé. »

Derrière nous, la porte d'entrée éclata.

« Et les autres ? »

Mariam retira ses lunettes.

« Sept femmes adultes et solides peuvent facilement parler avec deux hommes. »

« Trois », dit Dima. « L'un fume dehors. »

Abhirami se faufila devant moi et m'accompagna de quelques pas.

« Ils veulent les Lots du destin », dit-il à voix basse.

« Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a donc dedans ? »

« Peut-être des fragments des MEs qu'Inanna a soutirés à son père Enki, ce vieil ivrogne. Un lot, un système, une disposition… Mais vite, partez maintenant ! Nous

n’avons plus le temps ! »

« Et Inanna ? »

« Partez maintenant. »

« C’est sans doute plus important qu’une réponse, pour l’instant. »

Le sentier longeait un mur de hauteur moyenne. Derrière, deux chèvres broutaient un buisson de thym sans se laisser impressionner par l’agitation des humains. De là, on ne me voyait pas. Au pied de la colline attendait une vieille voiture. L’une des filles était au volant.

« Elle vous conduit jusqu’à la route principale », dit Abhirami.

« Et après ? »

« Allez à Assouan. »

« Chez Herma ? »

« Oui, chez la femme aux flèches croisées. »

Derrière la maison, du bois fut de nouveau brisé. Abhirami regarda vers la pente.

« Certains veulent sauver la Terre avec le vieux savoir », dit-il. « Les riches veulent la quitter à temps. »

« Moi, je veux seulement comprendre ma vie grâce à cela. Et vous ? »

« Moi, je veux seulement rester dans notre maison miteuse. »

« Ça paraît raisonnable. »

« Alors vous n’avez pas compris combien de gens veulent s’approprier cette maison. »

Il me tendit la main.

« Saluez Farid. »

« Et sa dette ? »

« Dites-lui qu’elle fait partie de notre patrimoine culturel commun. »

Puis il retourna vers sa maison endommagée, les tessons cachés et ses sept Èves. Sa fille me conduisit en silence jusqu’à la route principale. Ce n’est que lorsqu’un taxi s’arrêta qu’elle me rendit mon sac.

« Tout est dedans ? » demandai-je.

Elle me regarda.

« Qu’est-ce qu’il pourrait bien y avoir dedans ? »

Le taxi me conduisit à l’aéroport. En chemin, j’examinai les photographies des tessons. Les signes étaient nettement visibles. Seules les lignes croisées manquaient. Sur chaque image, à leur place, restait une surface claire et vierge. Oui, j’étais probablement déjà paranoïaque moi aussi. Comme mon grand-père ou Abhirami. Lorsque je descendis à l’aéroport, un message provenant d’un numéro inconnu apparut sur mon téléphone :

DONNEZ-NOUS LES LOTS DU DESTIN. NOUS VOUS DONNERONS CE QUE VOUS CHERCHEZ.

Ça ne pouvait pas être vrai. Un bluff ? Je ne supprimai pas le message. Les preuves ont la fâcheuse habitude de devenir importantes précisément après qu’on s’en est

débarrassé. Mais vous connaissez déjà cette phrase. Dans le terminal, je sortis de ma poche la carte de Herma. Old Cataract, Assouan. En dessous, les flèches croisées. La phrase d'Abhirami me restait en tête :

Tout homme qui cherche l'Histoire finit un jour par croire qu'elle lui appartient. Je pensai aux professeurs d'histoire et aux scribouillards. Surtout à Alexandre. À moi. À Re-Tho. À toutes les villes, tous les hommes et tous les dieux qui, plus tard, se disputeraient Inanna et les Lots. Alors que je me dirigeais vers le comptoir d'embarquement, j'entendis derrière moi une voix de femme. Ni celle d'Abhirami. Ni celle de l'une de ses filles.

« Tu es revenu. »

Oh. Qui venait de dire cela ? Je me retournai, mais il n'y avait personne. Tout cela se passait-il seulement dans ma tête ? Neit-hotep. Oh là là. Où finissaient donc mes visions ? Pendant des années, j'avais réussi à cacher mon don.

Ou bien n'étaient-ce que des souvenirs cosmiques, intemporels, qui connaissaient mon nom et mon « visage » mieux que moi-même.

LA FEMME AUX FLÈCHES CROISÉES

Certains signes se portent au grand jour,
pour que personne ne comprenne ce qu'ils signifient.
Certaines personnes n'attendent pas.
Elles se tiennent simplement là
où d'autres finissent par arriver.
Et parfois un fleuve réunit
deux étrangers
qui s'attendaient depuis longtemps.

L'Old Cataract se dressait sur un rocher de granit rose au-dessus du Nil, comme si un palais britannique avait décidé de s'installer dans le sud de l'Égypte et d'ignorer généreusement, désormais, les compétences de la réalité. Depuis 1899, voyageurs, rois, archéologues et gens chargés de trop de bagages venaient ici se remettre de la chaleur. Agatha Christie avait séjourné dans cette maison tandis que, dans son roman *Mort sur le Nil* le fleuve faisait ce que les fleuves savent faire de mieux : paraître paisibles tout en préparant le pire.

À l’intérieur, des tapis rouges couvraient le bois sombre. Des lampes de laiton projetaient une lumière chaude sur les arcs, les moucharabiehs sculptés et les photographies d’anciens clients. Des ventilateurs tournant lentement remuaient l’air juste assez pour que les parfums de cire, de café et de frangipanier ne s’effondrent pas entièrement sur eux-mêmes. De la terrasse, on voyait Éléphantine, les rochers de granit noirs et roses et les voiles blanches des felouques. Le fleuve paraissait calme. C’était probablement sa plus ancienne manière de mentir.

Herma se tenait près de la balustrade. Elle ne ressemblait pas à une femme qui attendait quelqu’un simplement parce qu’il aimait les femmes aux formes généreuses. Elle était séduisante et le savait. Mais elle n’appartenait pas à cette sorte de beauté qui doit faire des efforts pour se faire remarquer. Des cheveux blonds, légèrement ondulés. Des yeux clairs. Un visage capable de porter à la fois l’humour et la fatigue. Une de ces femmes dont on ne savait jamais très bien si elles vous séduisaient ou vous démasquaient. Un petit médaillon pendait à son cou. Deux flèches diagonales s’y dirigeaient l’une vers l’autre sans tout à fait se toucher au centre.

« Reto », dit-elle.

Pendant un instant à peine perceptible, je me figeai. Puis elle ajouta :

« Même la technologie moderne peut lire les pensées. »

Soit mes pensées, soit mon visage m’avaient trahi.

« Nous ne nous connaissons pas. »

« Abhirami m’a appelée et m’a donné ton nom », dit Herma. « Mais peut-être que je le connaissais déjà avant. »

Encore une de ces remarques qui n’expliquaient rien et assombrissaient pourtant la pièce de quelques centimètres.

« Alors vous connaissez mon nom », dis-je. « Et moi, je connais le vôtre. »

« C’est souvent le début d’une nouvelle connaissance. Ou d’une très ancienne. »

« Vous êtes sérieuse ? »

« Pas toujours. »

Nous nous assîmes. Je lui montrai les photographies des fragments de tablettes et la copie d’Alexandre. Herma repoussa d’abord les deux et commanda une infusion qu’elle appela tisane de mandragore. Le serveur ne manifesta pas le moindre intérêt. Peu après, il apporta une petite théière de laiton, deux tasses plates et des dattes sur un plateau d’argent. Le thé était presque noir et sentait la terre humide, la menthe, l’hibiscus et une racine amère qui préférait manifestement rester sous la surface.

« La mandragore, ou Mandragora, est toxique », dis-je.

« L’eau bénite aussi peut tuer. »

Elle lançait ses piques avec tant de désinvolture qu’elles ressemblaient presque à des caresses. Elle ne pensait certainement pas au Gange. Elle m’avait vu boire dans la coupe, dans la salle d’initiation.

« Vous savez rassurer vos invités », dis-je. « Ou je peux te tutoyer ? »

« Bien sûr. »

Elle mit un peu de miel dans ma tasse.

« Et toi, tu sais étonnamment bien relier entre eux les fragments de mes pensées », poursuivit-elle.

« Ça fait partie de mon monde d’images. Ou de ma maladie. »

« Alors ne nous empressons pas de la soigner. »

« Peut-être que le nom de Mandragora est plus fort que la recette », dit-elle. « Ou bien il ne fait qu’amplifier les visions. »

Elle ne précisa pas si la théière contenait réellement de la mandragore. Le goût resta terreux et légèrement étranger, comme si l’on buvait quelque chose qui aurait préféré ne jamais venir à la lumière.

Sous la terrasse, une felouque remontait le courant. Le batelier se tenait immobile à la barre tandis que la voile captait la lumière de la fin d’après-midi. De l’autre rive arriva un appel, puis le chant d’un muezzin, mêlé au tintement de la vaisselle et à la corne grave d’un bateau.

Herma attendit que les sons aient trouvé leur place.

Puis elle prit la première photographie et examina les tessons d’argile qui y figuraient. Les supports cunéiformes — ou petites tablettes d’argile — des MEs étaient très endommagés.

Elle se tourna ensuite vers la copie d’Alexandre et vers mon manuscrit couvert de notes, qui ressemblait désormais davantage à une Bible personnelle.

« Vous avez réuni un matériau sacrément dense », dit-elle. « Mais la transmission est-elle complète ? »

« Non », dis-je. « Les petites tablettes d’argile n’étaient certainement pas faciles à déchiffrer. »

« Toi, tu ne sais probablement même pas les lire. »

Je la regardai.

« Tu vois des images », expliqua-t-elle. « Ce n’est pas la même chose. »

« Maintenant, tu parles comme une professeure. »

« Et toi, tu réagis comme un homme qui n’aime pas qu’on lui apprenne quelque chose. »

Oui. C’était vrai. Et pas qu’un peu. Herma prit la photographie suivante. On n’y distinguait guère plus qu’un morceau d’argile traversé de signes endommagés, de fissures et d’ombres sombres. Elle rapprocha l’image de la lumière. Son visage changea. Une seconde seulement.

Ce n’était pas de l’étonnement. Plutôt de la reconnaissance.

« Sa bouche s’ouvrit », dit-elle doucement.